

□In : 2000 "Métaphysique et Ontologie", (dir.) P. Engel, **Précis de Philosophie analytique**, Collection Thémis, Paris: Presses Universitaires de France, 5-33. Italian tr., 2002, "Metafisica e ontologia", **Aut Aut**, 310-311, 116-143.

1. METAPHYSIQUE ET ONTOLOGIE

Kevin Mulligan

Des mots aux choses

Les mots « métaphysique » et « ontologie » se disent de façons multiples à l'intérieur de la philosophie analytique et ailleurs dans la philosophie du vingtième siècle. Ils sont souvent employés pour parler de la théorie ou l'analyse de ce qu'il y a, des espèces principales de ce qu'il y a et de leurs rapports. Mais les positivistes viennois, par exemple, appelaient « métaphysiques » les philosophies qu'ils n'aimaient pas (Carnap 1985, Campbell 1976 ch. 2)¹. Et si Quine parle de l'engagement ontologique ou ontique d'une théorie, celui-ci ne se confond nullement avec un engagement métaphysique ou existentiel quelconque.

Hors de la philosophie analytique la métaphysique et/ou l'ontologie ont souvent été déclarées mortes. Mais elles sont très vivantes à l'intérieur de celle-ci comme en témoignent la multiplication d'encyclopédies (Burkhardt & Smith 1991, Kim & Sosa 1995), d'introductions (Campbell 1976, Loux 1998, Jubien 1997, Runggaldier et al. 1998), de recueils (Mulligan 1991, Poli & Simons 1996) et de bibliographies spécialisées (Casati & Varzi 1997), ainsi que leurs conditions de possibilité, les travaux de Lesniewski, Kotarbinski, Williams, Bochenski, Bergmann, Chisholm, Hochberg, Grossmann, Küng, Castaneda, Armstrong, Strawson, Kripke, Wiggins, Campbell, Lewis, Fine, Johansson, van Inwagen, Bacon, Denkel, Bigelow, Jackson, Forrest, Peacocke, Tegtmeier, Meixner, Simons, Smith, Lowe, Nef, Robinson, Mertz, Casati et Varzi.

Contrairement à un autre préjugé répandu, la métaphysique et/ou l'ontologie ont toujours fait partie intégrale de cette tradition philosophique. Les distinctions fregéennes entre les trois règnes des entités physiques, psychologiques et idéales et entre les entités saturées et insaturées, les métaphysiques russelliennes, mooréennes et ramseyennes des universaux, des relations et des valeurs en témoignent. Même un ennemi de la « métaphysique » tel que Carnap est l'auteur d'une construction du monde qui s'insère dans

¹ Les références en parenthèses indiquent toujours des travaux qui fournissent un approfondissement de la question ou thèse dont il est question dans le texte. Dans beaucoup de cas, mais pas tous, le travail en question défend (une variante de) la thèse mentionnée dans le texte.

une longue tradition de tentatives allant de Whitehead, Russell et Nicod jusqu'à Goodman (Vuillemin 1971).

L'une des nombreuses ironies de l'histoire de la philosophie du siècle est que l'ontologie florissait à son début, hors de la philosophie analytique naissante, dans les philosophies de Brentano, Husserl, Reinach et Meinong (Nef 1998). Mais leurs travaux ainsi que ceux de leurs successeurs, comme Ingarden, sont inconnus des phénoménologues et autres amis de la Philosophie Continentale – ce qui a sans doute rendu plus facile la déclaration de la mort de la métaphysique ainsi que la stipulation selon laquelle « ontologie » sera désormais réservé pour une espèce d'anthropologie plus poétique que philosophique. L'ontologie ne peut être fondamentale que si elle est aussi formelle.

Une métaphysique ou ontologie peut être descriptive – elle s'efforce d'analyser ce qu'il y a selon le point de vue du langage ordinaire, du sens commun, de la *Lebenswelt* ou de la *Lebensform*, d'être fidèle à l'image manifeste du monde – ou révisionniste. Un des derniers avatars de la métaphysique et ontologie descriptives est fourni par les « ontologies naïves » et les « physique naïves » (Eschenbach et al. 1994, Petitot & Smith 1996), un autre par l'« ontologie appliquée » (Guarino 1998, Visser et al. 1998). La métaphysique quantique, ou la reconstruction de l'engagement ontologique de la mécanique quantique, par contre, s'intéresse à ce qu'il y a tout court (Forrest 1988).

Une distinction entre la métaphysique et l'ontologie qui est présupposée par la suite accorde une certaine priorité à l'ontologie. Considérons les questions suivantes :

Existe-t-il une déesse ? (Oppy 1995)

Une personne est-elle une substance et si oui, simple ou complexe ? (Lowe 1996, Chisholm 1996)

Le temps est-il relationnel ? (Johansson 1989)

Sommes-nous libres ? (Moore 1998b, van Inwagen 1986)

Les valeurs dépendent-elles de nous ? (Ogien 1999)

Les sons et les couleurs sont-ils indépendants de nous ? (Casati & Dokic 1994, Maund 1995)

Les objets sociaux sont-ils construits ? (Searle 1998)

Le monde dépend-il de l'esprit, du sujet transcendantal, du langage, de la société, des théories... ? (Dummett 1991, Devitt 1984)

Un état mental est-il identique « token-token » ou « type-type » avec un état du cerveau ? (Braddon Mitchell & Jackson 1996, Pinkas 1995)

Les propriétés mentales surviennent-elles sur les propriétés physiques ? (Jackson 1998)

Appelons ces questions métaphysiques.

Elles sont très générales mais leurs réponses n'appartiennent pas directement aux autres grandes parties de la philosophie théorique telles que la logique – qui s'intéresse à la nature de la conséquence, de la preuve et aux rapports entre les porteurs de vérité et le monde

- ou à la théorie de la connaissance – qui s'intéresse à la nature et aux espèces du savoir et de la connaissance. Il est vrai que certaines de ces questions sont au centre de la philosophie de l'esprit. Mais c'est que la philosophie de l'esprit s'intéresse aussi à la métaphysique de l'esprit.

Toutes ces questions présupposent des réponses à d'autres questions :

- Qu'est-ce qu'exister ?
- Qu'est-ce qu'une substance ?
- Qu'est-ce qu'un tout ?
- Qu'est-ce qu'une relation ?
- Qu'est-ce que la dépendance ?
- Qu'est-ce que la causalité ?
- Qu'est-ce qu'une propriété ?
- Qu'est-ce qu'un état ?
- Qu'est-ce que l'identité ?
- Qu'est-ce qu'un type ?
- Qu'est-ce que la survenance ?

Ces questions sont encore plus générales ou fondamentales que celles de la première série. Appelons-les ontologiques. C'est surtout de ces questions ontologiques qu'il sera question par la suite.

Elles font surface partout en philosophie. De nombreuses thèses en philosophie de l'esprit et du langage, par exemple, font appel à la dépendance : selon l'externalisme un nom ou un contenu perceptif dépend de son objet, selon l'internalisme ceci n'est pas le cas. Si ces questions sont omniprésentes en philosophie et plus fondamentales que les questions appelées métaphysiques, certaines – Qu'est-ce qu'exister ?, Qu'est-ce qu'une relation ? - soulèvent aussi des questions de logique. En effet, ni la logique ni la théorie de la connaissance ne peuvent se passer de l'ontologie. L'analyse des formes les plus simples de la complexité logique montre le rôle des relations de dépendance et de partie-tout. Et tout réaliste sera d'accord – et tout kantien en désaccord - avec le dicton de Nicolai Hartmann selon lequel la théorie de la connaissance n'est rien d'autre que l'ontologie de la relation cognitive.

Substances ou vers spatio-temporels ?

La tradition² et le sens commun sont d'accord pour dire qu'il y a des substances, en particulier des entités qui ont un commencement et une fin et qui, pendant cette période, durent ou persistent. Sam, son chat et la table sur laquelle est assis le chat sont des substances dans ce sens. Selon ce point de vue Sam est une entité, son histoire une autre. Certes, Sam et

² Pour les rapports entre les terminologies ontologiques d'aujourd'hui et celles de la tradition, cf Panaccio 1991, Tiercelin 1995.

son histoire sont étroitement connectés, mais Sam n'est pas son histoire. L'histoire de Sam a un commencement et une fin mais elle a aussi des parties temporelles, à la différence de Sam. Il a peut être des parties spatiales, comme la table, mais il n'a pas de parties temporelles (Simons 1987, Lowe 1998 ch. 4-5, Meixner 1997a).

Pour mieux comprendre cette conception de Sam considérons une autre option . Supposons que Sam soit une entité qui possède non seulement des parties spatiales mais aussi des parties temporelles. Il a un commencement et une fin et des parties spatio-temporelles - il est un ver spatio-temporel. Cet être a quatre dimensions, ses parties se succèdent. Cette forme de continuité est la *genidentité* (Lewis 1983 76ff., 1986 202ff.).

Le contraste entre ces deux théories de Sam ne pourrait pas être plus grand. Selon la première Sam est le porteur de changements réels mais n'est pas lui-même un changement. Selon la deuxième, il n'y a rien qui change dans le sens admis par la première théorie, le changement n'est que la diversité spatio-temporelle. La deuxième théorie est incompatible avec beaucoup de convictions du sens commun. Mais elle possède un grand avantage sur la première – elle est plus économique. Dans la mesure où l'on pense que les substances à trois dimensions sont présupposées par le langage ordinaire mais sont, par exemple, superflues selon la physique, notre contraste nous fournit un exemple de la différence entre l'ontologie descriptive et l'ontologie révisionniste.

Propriétés contre Concepts

La tradition et le sens commun sont aussi d'accord pour dire que Sam, en tant que substance, possède certaines propriétés et pas d'autres. Les pensées, les jugements, les énoncés et les propositions attribuent à Sam des propriétés, telles que la propriété d'*être triste*. Une propriété peut être partagée. Sam et Maria peuvent avoir la même propriété, celle d'être triste. Sam et Maria sont ancrés dans le temps. Mais la propriété d'être triste ne l'est pas. Cela a amené certains philosophes à mettre les propriétés dans un troisième règne d'entités idéales.

Celui qui dit qu'une propriété peut être possédée par des substances différentes ne dit pas encore si elle peut ne pas être possédée par aucune substance. Appelons la thèse selon laquelle une propriété peut ne pas être possédée la conception platonicienne des propriétés et la thèse selon laquelle toute propriété est possédée par quelque substance la conception aristotélicienne.

L'une des percées les plus importantes de l'ontologie analytique fut la découverte de ces propriétés qui sont des relations, une découverte qui allait de pair avec la découverte de la logique des relations (Couturat 1905 ch. 3, Russell 1991 ch. 4-6). Si la propriété d'être triste

est une propriété monadique (intrinsèque) de Sam, ce qui unit Sam et Maria si Sam voit Maria est une relation binaire, la relation *voir*. Si Sam donne un cadeau à Maria, Sam, Maria et le cadeau sont reliés par la relation ternaire de *donner à*. Or si Sam voit Maria, la relation *voir* les relie, mais pas n'importe comment. La relation *voir* relie Sam et Maria dans cet ordre. Mais le phénomène de l'ordre des relations est-il un fait brut ou admet-il une analyse ? (Tegtmeier 1992, ch. V).

Il est facile de confondre les propriétés et les relations avec les concepts. Selon Bolzano et Frege, un porteur de vérité, ce qui est ou vrai ou faux, est une entité idéale, hors du temps et donc causalement inefficace – Bolzano parle de propositions (*Sätze an sich*), Frege de pensées (*Gedanken*). Ce qui vaut pour le tout vaut également pour la partie, le sens de Frege (*Sinn*) et la représentation en soi (*Vorstellung an sich*) de Bolzano. Une telle partie est aussi appelée un concept (mais pas par Frege). De toutes ces entités idéales Bolzano et Frege disent qu'elles peuvent être saisies par un sujet et exprimées par des entités linguistiques. Or si les propriétés et les propositions et leurs parties sont toutes des entités idéales, les propositions et leur parties ne sont pas des propriétés ; elles sont exprimées ou saisies par un sujet mais un sujet ne les possède pas et on ne peut pas attribuer une proposition à un sujet (on lui attribue la saisie d'une proposition). De plus, le concept exprimé par « est triste » dans la phrase « Sam est triste » représente la propriété d'être triste ou a celle-ci comme sa valeur sémantique.

Accepter les propriétés en les distinguant des concepts, c'est adopter une position réaliste (à ne pas confondre avec le réalisme gnoséologique). Assimiler les propriétés aux concepts, c'est adopter une position conceptualiste. Pour marquer la différence on peut dire que si Sam est triste il exemplifie la propriété d'être triste et tombe sous le concept exprimé par « est triste ». (De façon analogue on peut dire que le concept exprimé par « Sam », s'il y en a un, désigne Sam).

Il n'y aucune raison de penser que le choix entre le conceptualisme et le réalisme des propriétés est le même partout en philosophie. On peut penser que le conceptualisme s'impose dans certains domaines et pas dans d'autres. Considérons, par exemple, le réalisme axiologique (Ogien 1999) selon lequel, si l'acte de Sam est courageux ou le tableau est kitsch alors ces objets naturels possèdent des propriétés axiologiques monadiques. Plutôt que d'admettre les propriétés axiologiques monadiques plusieurs philosophes préfèrent nier aux propositions axiologiques des valeurs de vérité. Mais une position moins extrême avancerait que si le tableau est kitsch il exemplifie certaines propriétés naturelles et tombe sous le concept exprimé par « est kitsch » (Wiggins 1997, 1999).

Un deuxième exemple est fourni par les propriétés dites essentielles. Si Sam est triste et un homme on peut penser que Sam exemplifie de façon non-essentielle la propriété d'être triste mais tombe sous le concept exprimé par « est un homme » sans admettre une propriété essentielle telle que celle d'être un homme. Cette approche accordera donc une importance considérable aux propriétés logiques des concepts qui donnent l'essence d'une substance, les concepts sortaux, tel que le concept exprimé par « est un homme ». Les concepts sortaux (Strawson 1973 168ff.), à la différence des concepts exprimés par les verbes, les adjectifs et les termes de masse (« est de la neige ») ont des liens très étroits avec l'identité numérique et l'individuation. Selon certains l'identité numérique est même relative à un concept sortal, selon d'autres seule l'individuation est relative à un concept sortal, l'identité étant absolue (Wiggins 1980, Engel 1989 ch. IX, Ferret 1996).

Pourtant, un réaliste qui n'assimile pas les propriétés aux concepts, et qui distingue entre le concept relationnel de différence numérique, d'un côté, et la relation de différence numérique, de l'autre côté, ne pourrait pas considérer ces options comme appartenant à une ontologie de la différence et de l'essence.

Substance et propriété - Une distinction sans une différence absolue ?

La distinction entre les substances et les propriétés semble marquer une différence absolue. Un argument célèbre de Ramsey la menace. De certaines théories qui distinguent entre les propriétés et leurs porteurs, Ramsey écrit qu'elles

font une supposition importante qui, à mon avis, apparaît douteuse dès qu'on la met en question. Elles supposent une antithèse fondamentale entre sujet et prédicat, selon laquelle si une proposition consiste en deux termes joints par une copule, ces deux termes doivent fonctionner de manières différentes, l'un comme sujet, l'autre comme prédicat. Ainsi dans "Socrate est sage", Socrate est le sujet, et la sagesse est le prédicat. Mais supposez que l'on renverse la proposition, et que l'on dise "la sagesse est une caractéristique de Socrate" ; alors la sagesse, qui était auparavant le prédicat, est maintenant le sujet. Or il me semble aussi clair qu'aucune chose puisse l'être en philosophie que les deux phrases "Socrate est sage" et "la sagesse est une caractéristique de Socrate" affirment le même fait et expriment la même proposition...Maintenant, "Socrate" est le sujet de l'une de ces phrases, et "la sagesse" celui de l'autre ; et ainsi lequel des deux est le sujet, et lequel est le prédicat, dépend de la phrase particulière que nous utilisons pour exprimer notre proposition, et n'a rien à voir avec la nature logique de Socrate ou de la sagesse...Par conséquent, il n'y a pas de distinction essentielle entre le sujet d'une proposition et son prédicat, et aucune classification fondamentale d'objets ne peut être fondée sur une telle distinction (Ramsey 1990 12).

Si nous employons la distinction entre les trois plans des expressions, des concepts, et des objets et des propriétés (caractéristiques), que Ramsey ne respecte pas systématiquement, nous pouvons lui attribuer la thèse selon laquelle

(1) La sagesse est une caractéristique de Socrate

représente (« affirme ») le même fait et exprime la même proposition que

(2) Socrate est sage

et qu'il s'agit de la même forme :

sur le plan des concepts, un objet tombe sous un concept monadique ;

sur le plan ontologique, l'exemplification par un objet d'une propriété monadique.

Certes, dans un cas l'objet est une substance, dans l'autre une entité idéale, la sagesse, mais dans chaque cas il s'agit de la possession d'une propriété monadique et de quelque chose qui tombe sous un concept monadique :

(3) La sagesse est-une-caractéristique-de-Socrate

(4) Socrate est-sage

Or on pourrait penser que la forme de (1) n'est pas celle d'une prédication monadique mais celle d'une relation binaire. De la même façon, on peut penser que

Sam aime Maria

possède la forme d'une prédication monadique

Sam aime-Maria

ou d'une prédication relationnelle

Aime (Sam, Maria)

On appelle la propriété *d'aimer Maria*, à la différence de la relation *aimer*, une propriété relationnelle. Selon Ramsey, la valeur sémantique de « est une caractéristique de Socrate » est

une propriété relationnelle. Or si (4) implique qu'il y a un objet, qui est identique avec Socrate et qui est sage, (3) n'implique pas qu'il y a un objet qui est identique avec Socrate. Le concept exprimé par un prédicat monadique, tel que « aime-Maria » ou « est-une caractéristique-de-Socrates » n'a pas de structure logique interne. (3) et (4) ne peuvent donc pas avoir la même signification.

Pourquoi penser, somme toute, qu'une thèse quelconque concernant les concepts et les propositions pourrait nous renseigner sur la distinction entre les objets et les propriétés ? (Mulligan, Simons & Smith 1984). Selon Frege « la » forme logique d'une pensée est relative au contexte ou à l'argument dans lequel la pensée se trouve. Même si c'est le cas, il n'est pas évident qu'une thèse analogue vaut pour la forme ontologique du *vérificateur* (« *truth-maker* » d'une pensée. Une autre version du rejet des distinctions ontologiques absolues consiste à nier qu'une relation possède un nombre déterminé de *relata* et à admettre une adicité variable pour les relations (et propriétés, si nous considérons les propriétés comme les cas limites des relations). Ainsi on a pu penser que la relation de tuer et d'autres relations comportementales ont une adicité variable : il y a le cas où Maria tue Sam mais aussi le cas où elle le tue avec un couteau.

Un autre exemple nous est fourni par les débats actuels sur l'internalisme et l'externalisme déjà mentionnés. Selon l'internalisme (conjonctivisme) un contenu visuel peut être l'exemplification de la même propriété monadique dans le contexte d'une perception véridique *et* dans le contexte d'une hallucination visuelle. La différence entre les deux cas est due à la présence d'une relation causale entre un objet externe et le contenu dans le premier cas et son absence dans le deuxième cas. Selon l'externalisme (disjonctivisme), un contenu visuel ne peut pas être l'exemplification de la même propriété dans les deux cas ; le contenu d'une hallucination ne peut pas être du même type que le contenu d'une perception véridique. En termes ontologiques, l'internalisme présuppose l'adicité variable des propriétés en jeu, l'externalisme la nie.

Propriétés et Concepts contre Tropes

Les propriétés et les concepts, disions-nous, sont des entités idéales. Une propriété est capable d'exemplification multiple, et un concept, dans le contexte d'une proposition, est une chose à laquelle il y a des accès multiples. Tout comme il est possible d'envisager le rejet de la catégorie de substance en faveur de la catégorie de ver spatio-temporel il est également possible de rejeter les propriétés et les concepts en faveur d'entités temporelles. Rejeter le réalisme au sujet des propriétés, c'est endosser une forme de nominalisme – un label encore

plus inapproprié que les autres déjà mentionnés puisque le nominalisme en question est une position ontologique : tout ce qu'il y a, c'est l'espace-temps et des entités temporelles. Un meilleur label serait le « concrétisme ». Les deux traditions concrétistes les plus importantes sont le réisme et le « tropisme ».

Le réisme de Brentano, Lesniewski et Kotarbinski élimine les propriétés en faveur des substances, physiques (Kotarbinski 1948/9) ou non-physiques (Kotarbinski 1966). Le réiste peut être amené à introduire des substances peu familières, telles que Sam triste ou Sam courant, et à défendre des principes méréologiques curieux, telle que la thèse selon laquelle Sam triste contient Sam comme une partie. Il peut aussi être amené à profiter des ressources du système logique de Lesniewski appelé « Ontologie ».

Le tropisme élimine les propriétés en faveur des tropes. Le nom bizarre de « trope » a été donné par le philosophe américain D. C. Williams à ce que la tradition avait nommé « accidents individuels » ou (dans la tradition post-cartésienne) « modes ». (Nous introduisons ici le barbarisme « tropisme », un choix que nous maintiendrons jusqu'au jour où les francophones cessent d'appeler « anglo-saxons » les britanniques et les anglophones). Sont des tropes la tristesse de Sam, l'acte de chanter de Maria et la forme de la table, pourvu que ces trois entités soient considérées comme étant aussi fermement ancrées dans le temps que le sont Sam, Maria et la table et soient considérées comme étant complètement temporelles (une clause dont le sens deviendra plus clair par la suite).

Propagée au début du siècle par Husserl et Stout, objet d'une hostilité sporadique de la part de Russell et Moore, la théorie des tropes est depuis peu l'objet de beaucoup d'intérêt (Küng 1967, Smith (dir.) 1982, Mulligan, Simons & Smith 1984, Simons 1987, Campbell 1990, Bacon 1995, Denkel 1996, Lowe 1998) et de critiques (Armstrong 1989 ch. 6). Evidemment, le choix ontologique ici n'est pas exclusif. On peut penser qu'il faut admettre et les tropes et les propriétés ainsi que d'autres entités idéales (Mertz 1996, Husserl 1969, deuxième et troisième Recherches).

Pour comprendre les enjeux de ces débats il convient de fixer certaines distinctions élémentaires. Nous avons rencontré deux catégories d'entités idéales, les propriétés et les propositions, ainsi que leurs parties, les concepts. Or l'ami des entités idéales ajoutera à cette liste les ensembles (mais cf. Lewis 1991), les objets idéaux tels que la justice, la sagesse, les nombres (mais cf. Bigelow 1988), les couleurs (rouge, jaune), les valeurs (le savoir, le courage, la justice, la pudeur). Une propriété est *exemplifiée* par une substance ou un autre objet, avions-nous dit. Suivant la tradition nous pouvons dire qu'un trope ou accident individuel est relié à « son » porteur par l'*inhérence*. Disons enfin que si Sam exemplifie la

propriété d'être triste, sa tristesse (trope) *instancie* ou est une instanciation de la tristesse (objet idéal).

Si elle n'est pas toujours respectée, la distinction entre l'exemplification et l'instanciation correspond néanmoins à une distinction capitale. La relation entre les « tokens » et leurs types est la relation d'instanciation pourvu que l'on accorde une certaine réalité aux types. (Si l'on traduit « token » par « occurrence » on restreint arbitrairement la portée de la catégorie de « tokens » ; l'acte de chanter de Maria est une occurrence qui instancie le type de comportement qui est chanter. Mais la table concrète qui instancie le type ou espèce, table, n'est pas une occurrence). Un exemple entre autres de son rôle dans la philosophie contemporaine est fourni par la distinction wittgensteinienne entre une règle et l'acte de la suivre : l'acte est une instanciation de la règle. Certaines entités idéales peuvent être exemplifiées (les propriétés), d'autres peuvent être instanciées (la tristesse). Y a-t-il des entités idéales qui ne peuvent être ni instanciées ni exemplifiées - les nombres, les ensembles, les états de choses ? Les propositions de Bolzano et de Frege ne sont ni exemplifiées ni instanciées ; elles sont saisissables. Mais le recours de plus en plus fréquent dans la philosophie de l'esprit à des « *token mental states* » est compatible avec la thèse selon laquelle ces états instancient des propositions.

Le locus classicus du débat entre ceux qui souhaitent éliminer les propriétés idéales et leurs ennemis est un argument de Russell, anticipé par Husserl (1969, *Recherche II*, §§4-5) :

Si nous voulons faire l'économie de la *blancheur*, de la *triangularité*, nous devons choisir une tache blanche, un triangle particulier, et décider qu'une chose est blanche ou triangulaire si elle a la bonne ressemblance avec l'objet choisi. Mais là encore, la ressemblance requise est un universel. Il y a un grand nombre de choses blanches, d'où de nombreuses paires de choses blanches à l'intérieur desquelles les éléments se ressemblent : et c'est là la caractéristique d'un universel. Dire qu'il y a pour chaque paire une ressemblance propre ne résout rien, puisque nous devons reconnaître que ces différentes ressemblances se ressemblent, ce qui réintroduit la ressemblance à titre d'universel. La relation de ressemblance est donc un authentique universel. Et puisqu'il faut bien admettre cet universel, pourquoi inventer une théorie difficile et peu plausible dont la seule fin est d'éviter des universaux comme la blancheur et la triangularité ? (Russell 1989 120 ; cf. Armstrong 1980 Vol. I, 54ff.).

L'argument de Russell appelle plusieurs remarques. C'est un argument en faveur des objets idéaux plutôt qu'en faveur des propriétés (un des inconvénients du mot « universel » est qu'il peut être utilisé pour parler des deux). Russell attribue à son ennemi nominaliste un appel à des substances du même type que celles auxquelles font appel les réistes, par exemple, une tache blanche, plutôt qu'un appel à des substances telles que des taches et à des tropes ou accidents individuels. Enfin, il vaut la peine de remarquer qu'un argument en faveur d'un

universel relationnel comme la ressemblance est peut être un bon argument en faveur d'autres universaux de la même famille, la famille d'universaux formels, tels que la conséquence ou la relation d'être plus grand que ou la relation d'être une partie de. Mais faut-il penser que ce qui est vrai des entités formelles ou formes logiques (Mulligan 1993a, Hochberg 1984) est vrai aussi des entités matérielles (la blancheur, la triangularité, la relation de tuer) ?

Néanmoins il n'est pas difficile de reformuler l'argument de Russell pour obtenir un argument contre le tropisme nominaliste (suivant l'exemple de Husserl). Considérons deux feuilles blanches. Appelons la blancheur d'une feuille, a, celle de l'autre feuille, b. Or

(5) a ressemble à b

Comme le note Russell, on pourrait «dire qu'il y a une ressemblance propre », par exemple un trope relationnel de ressemblance. Mais que dire, dans ce cas, des ressemblances entre les différents tropes relationnels de ressemblance ? Il n'y a, selon Russell, que deux possibilités. Une régression ou la réintroduction de « la ressemblance à titre d'universel ».

Parmi les réactions (Küng 1967 ch. 10, Campbell 1990 ch.2) à l'argument de Russell il y a l'avis selon lequel la régression existe et est nuisible et l'avis qu'il ne est pas nuisible et l'avis qu'il n'y a pas de régression . Si l'on admet les tropes relationnels de ressemblance, il faudrait pouvoir les localiser dans l'espace-temps. A ce défi on peut répondre qu'un trope relationnel est là où se trouve ses *relata*. On peut aussi répondre que les tropes relationnels, s'ils sont aussi particuliers que leurs *relata*, ne sont nulle part. Une réaction encore plus radicale est la thèse selon laquelle ce qui rend vrai (5) c'est simplement a,b (Mulligan, Simons & Smith 1984).

Un nominaliste tropiste qui croit pouvoir répondre à l'objection de Russell peut aussi vouloir se débarrasser de ces entités idéales que sont les propositions et les concepts. La stratégie à suivre ne cache maintenant aucune surprise. Selon Bolzano et Frege, l'objectivité des propositions et de leurs parties est garantie par le fait que, si j'affirme qu'il pleut et si vous me comprenez, il y a une proposition idéale à laquelle nous avons tous les deux accès. Selon l'alternative nominaliste un aspect de mon acte psycho-linguistique – le contenu que j'affirme - et un aspect de votre acte – le contenu compris - sont deux tropes qui se ressemblent plus ou moins complètement. Une conséquence de ce point de vue, qui le rend inacceptable aux yeux de beaucoup de philosophes, est la thèse selon laquelle les porteurs de vérité sont des épisodes psycho-linguistiques ou linguistiques avec certains de leurs tropes constitutifs. Une variante

de ce point de vue est la thèse associée au dernier Wittgenstein, selon laquelle les ressemblances entre les actes linguistiques sont très souvent non-transitives.

Etats, Événements et Processus

Le sens commun et la physique sont d'accord pour admettre la catégorie des épisodes, c'est-à-dire des états, des événements et des processus, de ce qui dure, a lieu ou se déroule. Nous parlons souvent de l'état de tristesse de Sam, de la collision de deux voitures ou particules, d'un processus de délibération, de négociation ou d'inférence. Mais qu'est-ce qu'un épisode ? Les épisodes possèdent des parties temporelles, à l'exception des événements ponctuels ou apparemment ponctuels tels que les collisions, gagner une course, voir quelqu'un, juger ou vouloir dire. Les parties temporelles saillantes d'un processus ne sont pas du même type que le processus lui-même : l'acte de délibérer au sujet de q peut avoir comme partie l'acte de supposer que p ; ce dernier n'est pas un acte de délibérer. Les parties temporelles de l'état de tristesse de Sam, par contre, sont des états de tristesse (Mourelatos 1978, Simons 1987 ch.4). Mais si les processus ont des parties temporelles actuelles, on peut penser que les parties temporelles d'un état ne sont que potentiels et se demander quelle différence il y a entre la persistance des substances et celle des états.

Le grand intérêt dont les événements ont été l'objet vient en partie du désir de comprendre le fait que nous en parlons sans cesse. D'où l'idée que la sémantique de beaucoup d'espèces de propositions exige une quantification sur les épisodes. Ainsi on a pu arguer que la forme de la proposition selon laquelle Maria tue Sam dans la cuisine est la proposition qui dit qu'il y a un événement qui est un événement de tuer, dont Maria est l'agent et Sam le patient, et qui a lieu dans la cuisine ; que la forme de la proposition selon laquelle Hans voit Maria tuer Sam est la proposition qui dit qu'il y a un événement de tuer qui est vu par Hans (Davidson 1993, Parsons 1990). Mais les épisodes intéressent aussi le métaphysicien, le métaphysicien de l'esprit qui veut comprendre le rapport entre les états mentaux et les états du cerveau, ainsi que le métaphysicien de la causalité, qui doit déterminer si les *relata* de la relation causale sont des épisodes ou des faits (Bennett 1988, Johansson 1989 ch.12). Or si la métaphysique de l'esprit ne peut pas se passer de la métaphysique de la causalité, la sémantique et la métaphysique peuvent rester neutres par rapport à la nature ontologique des épisodes.

Une ontologie qui admet les substances et les propriétés peut facilement construire les épisodes. Un processus, par exemple, peut être considéré comme l'exemplification par une substance d'une propriété à un temps ou pendant un intervalle (Kim 1995, Lombard 1986,

Taylor 1985). Cette analyse est pourtant inacceptable pour le nominaliste qui prétend que les épisodes sont entièrement particuliers. Selon le nominaliste tropiste, chaque épisode est un trope. Un trope peut avoir une complexité interne mais dans ce cas il est fait d'autres tropes et non pas de propriétés. Une variante modérée de cette thèse est très ancienne : la tristesse de Sam et la forme de la table sont des tropes reliées à leurs substances par l'inhérence. Mais que dire de l'acte de tuer Sam effectué par Maria ? La tradition a très souvent rejeté fermement les accidents relationnels (ou en a donné une interprétation conceptualiste). Pourtant, s'il y a des épisodes qui relient deux ou plusieurs substances le tropiste qui identifie les épisodes avec les tropes doit accepter non seulement les tropes relationnels formels déjà mentionnés mais aussi les tropes relationnels matériels, tels que tuer, frapper, voir (Mertz 1996, Mulligan 1998, Simons 1999, Mulligan 1999a).

Propositions vs Etats de choses

Si les concepts ou les sens constituent les parties des propositions en vertu des relations de dépendance entre ces parties qui sont décrites par la grammaire catégorielle (Gardies 1975) on peut se demander s'il en est de même pour les propriétés, les relations et les substances qui les exemplifient. Une réponse positive à cette question a été donnée par de nombreux philosophes tels que Husserl, Reinach et Russell. Les touts dont les propriétés et les substances feraient partie ont été appelés les états de choses (*Sachverhalte, states of affairs*). Ainsi on dira qu'une proposition représente un état de choses en vertu du fait que ses parties ont comme valeurs sémantiques les parties d'un état de chose. Pour les propositions contingentes, l'état de choses représenté a lieu (*besteht, subsists*) ou n'obtient pas. On réserve souvent le nom de « fait » à un état de choses qui a lieu.

L'analogie entre les propositions et les états de choses peut suggérer que, puisqu'il y a des propositions qui sont logiquement complexes, telles que les propositions négatives ou hypothétiques, il y a aussi des états de choses négatifs ou hypothétiques (Reinach 1982, Russell 1989 370 sq., Mulligan 1990). Mais un des plus beaux aperçus du *Tractatus* de Wittgenstein est la découverte qu'il est au plus nécessaire d'admettre des états de choses positifs, les contreparties des propositions atomiques. Les arguments en faveur de cet aperçu furent donnés par la suite (Ingarden 1964/5 Vol II §53, Armstrong 1989a ch. 7).

Sous des noms tels que « situation » (Barwise & Perry), « proposition singulière » de telles entités jouissent toujours d'une grande popularité, en partie à cause du grand nombre de rôles qu'elles peuvent jouer. Elles sont, dit-on, appelées à être les objets ou corrélats des

attitudes propositionnelles (juger, croire, désirer), à rendre vrais les porteurs de vérité, à être les porteurs des modalités, telle que la nécessité.

Y a-t-il des états de choses ou faits ? S'ils sont des entités idéales le nominaliste ne peut pas les accepter. Or les états de choses d'Armstrong ne sont pas des entités idéales : quand une chose particulière exemplifie une propriété le résultat est « une victoire de la particularité » (Armstrong 1980 Vol. I 113ff., Johansson 1989 ch.3). Mais de tels états de choses ne sont pas complètement particuliers, ils contiennent une propriété. Que peut proposer le nominaliste à leur place ? Son offre doit sans doute varier en fonction des différents rôles attribués aux états de choses. Le rôle le plus important est celui de rendre vrai les porteurs de vérité qui sont atomiques. Si quelque chose rend vraie la proposition selon laquelle Sam est triste, que cela peut-il être sinon le fait que Sam est triste, le fait qu'ait lieu l'état de chose dans lequel Sam exemplifie la propriété d'être triste ? Une alternative acceptable au nominaliste prétend que c'est la tristesse de Sam qui rend vraie la proposition en question, c'est à dire, un trope (Mulligan, Simons & Smith 1984, Lowe 1998 ch. 11, Smith 1999).

Le conceptualisme, avons-nous dit, élimine les propriétés en faveur des concepts. Un tournant linguistique encore plus extrême refuse la formulation des questions métaphysiques en termes d'états de chose, propriétés, tropes, dépendance etc. et présente les grands choix métaphysiques en termes du comportement logique de certaines propositions ou d'autres porteurs de vérité. Être un réaliste au sujet du passé serait accepter le principe de bivalence pour les propositions portant sur le passé ; rejeter le principe de bivalence c'est adopter une position anti-réaliste (Dummett 1991, Engel 1989 ch VI, Devitt 1984). On pourrait appeler ce point de vue le propositionnalisme par analogie avec le conceptualisme.

Les catégories de substance, propriété, accident individuel, état de choses sont les catégories majeures de l'ontologie. Mais ce sont plutôt les catégories mineures qui ont retenu l'attention récemment: les trous (Casati & Varzi 1994), les surfaces et autres frontières (Smith 1997), en particulier les frontières construites (Smith & Varzi 1999), les champs, les vagues/ondes, les perturbations, les liquides et les sons.

Les catégories et les questions que nous venons de passer en revue ont un caractère d'irréalité qui n'est pas dû seulement à la nature des précis de philosophie. Nous avons en effet jusqu'à maintenant écarté dans la mesure du possible les questions fondamentales de l'ontologie. Quand on affirme ou nie qu'il y a des substances, que veut dire « il y a » ? Et quel rapport y a-t-il entre les affirmations d'existence et le temps ? Quand on dit que telle entité se

trouve dans telle relation avec telle autre entité, s'agit-il d'un lien contingent ou nécessaire ?
Qu'est-ce que la modalité ?

Existence vs Modes d'Etre

Qu'est-ce qu'exister ? On pourrait penser que la réponse à cette question est à trouver en faisant état des prédicats fondamentaux que nous avons employés en parlant de différentes catégories d'entités et en les baptisant « modes de l'être ou de l'existence ».

On pourrait ainsi distinguer le mode d'être des entités temporelles, qui se diviserait en deux modes, *persister* et *avoir lieu* ; le mode d'être des entités idéales, qui serait de *subsister*. On pourrait y ajouter d'autres modes d'être, celui de vivre, celui d'être-dans-le-monde ou d'être dans une « *Umwelt* », celui qui serait propre aux objets fictifs, en s'employant à démontrer que chaque mode d'être possède des traits sui generis. Par exemple, on a pu penser que certaines entités constituent des exceptions à la version ontologique de la loi du tiers exclu. Selon cette loi, pour tout objet et pour toute propriété, ou l'objet possède la propriété ou il ne la possède pas. Entre les candidats pour le rôle d'exceptions au tiers exclu il y a les objets fictifs (Dummett 1993, Ingarden 1983 §38), les entités idéales, en particulier les nombres (Husserl 1969, *Recherche VI*, §30, Kaufmann 1978), les objets arbitraires tels que le triangle en soi (Nef 1998 187ff., Fine 1985, Santambrogio 1992).

Enfin, la distinction des modes d'être laisse ouverte la possibilité de découvrir des modes intermédiaires. Rien ne semble être plus infranchissable que le clivage entre les entités atemporelles et idéales, d'un côté, et les entités temporelles de l'autre côté. Mais n'y a-t-il pas des entités idéales qui commencent à exister, qui ne persistent pas à travers le temps et dont les instances sont ancrées dans le temps ? Si l'on veut dire qu'un type de mot a commencé à exister pendant une certaine période et ne veut pas réduire ce type à une somme d'occurrences linguistiques reliées par des relations de ressemblance on acceptera des entités idéales impures. Quelques candidats possibles pour ce rôle : les types linguistiques (Kaplan 1990) ; les objets fictifs (Ingarden 1983) ; les significations des mots du langage ordinaire ; l'emploi (*Gebrauch*), à la différence des applications (*Anwendungen*), d'un mot ; les règles. Accepter l'une ou autre entité idéale avec ce mode d'être hybride revient à accepter une forme d'externalisme pour les entités en question, à accepter des « idéalités » qui, à la différence des idéalités pures, sont « liées » à la terre, à telle communauté ou à Mars (Husserl).

Quel que soit l'intérêt de la théorie des modes de l'être ou de l'existence, il serait erroné de vouloir y trouver la bonne compréhension de l'être ou de l'existence. La grande leçon de Bolzano et de Frege est que l'existence, telle qu'elle est exprimée par les locutions

du langage ordinaire ou par leurs embrigadements logiques est neutre par rapport aux différences entre les « modes d'être ». Nous pouvons compter des objets fictifs et idéaux mais il ne faut pas pour autant faire des chiffres des expressions équivoques (van Inwagen 1998). De façon analogue, nous pouvons dire des substances *et* des processus *et* des nombres qu'ils existent quoiqu'il en soit de leur modes d'être. Les notions de nombre et d'existence dans le sens du quantificateur particulier sont étroitement reliées et sont toutes les deux des notions formelles. Même et surtout les philosophes contemporains qui suivent Meinong en acceptant des objets non-existants prennent soin de distinguer entre « être un objet » et « exister » (Parsons 1980).

Selon Quine la bonne philosophie de la quantification nous enseigne qu'être c'est être la valeur d'une variable liée (Quine 1977 §49) et aussi l'importance du dicton : *pas d'entité sans identité*. Si le dicton veut dire que nous devons pouvoir donner des critères d'identité pour les entités de nos ontologies, il est difficile d'imaginer ce que ces critères pourraient être dans le cas des entités idéales. Faut-il vraiment dire avec Strawson (1997 ch. 2) et les phénoménologues que chaque entité idéale possède son essence individuelle, qui constitue son identité individuelle, et que ceci rend superflu un principe d'identité pour toutes les entités idéales d'une espèce donnée ? Les amis des tropes sont persuadés que le langage ordinaire quantifie sur les tropes mais cela n'est pas tout à fait la quantification à l'intérieur d'une théorie si chère à Quine. De l'autre côté, l'absence de critères d'identité généraux et plausibles pour les entités les plus humbles telles que les choses et les événements suggère que il y a des critères clairs seulement pour les ensembles (Simons 1987 129).

Si dire qu'il y a des chevaux c'est dire que le concept exprimé par « est un cheval » ou la propriété d'être un cheval possède une extension, ou est exemplifié, que dire des propositions existentielles au singulier (« Sam existe ») ? Cette question a fourni un casse-tête important à la philosophie analytique au moins depuis la déclaration de Russell selon laquelle de telles propositions sont aussi absurdes que leurs négations (Engel 1989 ch. IV, Evans ch. 10). Peut-être la solution la plus simple est celle qui prétend que ce qui rend vrai « Sam existe » c'est Sam.

Heidegger (*Sein und Zeit* §3) signale à juste titre que « toute ontologie », peu importe la richesse de son système de catégories, reste aveugle sans une clarification préalable du sens de l'Être (« *Sinn von Sein* »). Que dire donc d'une ontologie comme la sienne qui ignore tout de la question du rapport entre l'être dans le sens de la quantification (et dans le sens des propositions existentielles singulières) et ce qui a été appelé ici les modes de l'être ? Après tout, Bolzano avait clairement anticipé cette distinction une centaine d'années avant *Sein und*

Zeit en séparant soigneusement la propriété d'objectualité, qui se dit du sens d'un nom (d'une présentation en soi) de la propriété d'être réel ou actuel (*wirklich*) et Husserl (1969, *Recherche II* §8) la connaissait bien. Il faut être *formblind* pour penser que l'ontologie heideggerienne est, en un sens quelconque, fondamentale.

Temps et Temps

Les recherches sur l'ontologie et la métaphysique du temps et sur le lien entre l'existence et le temps sont dans un état de flux, stimulées par une situation analogue dans le champ de la métaphysique et l'ontologie de la modalité. On distingue deux grands groupes de relations et de propriétés temporelles, dont le premier fut appelé par Mc Taggart la série A, et une partie du deuxième groupe la série B.

A

Etre présent, passé, futur

B

Etre avant, après, simultanément avec, le chevauchement temporel

Avoir la même durée que, durer plus longtemps que

Il est clair que la compréhension de ces relations et la détermination de leurs *relata* n'impliquent rien moins qu'une ontologie et une métaphysique complète du temps et sans doute aussi de l'espace (Nerlich 1994, 1994a, Sklar 1997, Christensen 1993, Mehlberg 1934, Johansson 1989, Simons 1987). Notons seulement quelques thèses dans ce domaine qui sont présumées par les thèses déjà introduites ou qui ont des conséquences importantes pour ces thèses.

Considérons d'abord une thèse qui attire certains réalistes gnoséologiques :

En réalité il n'y a rien de tel que être passé, présent ou futur. En disant ceci je ne veux pas dire qu'il n'est jamais vrai de dire d'un événement *e* qu'il passé, présent ou futur : cela serait absurde...A mon avis ce qui rend vrai « *e* est passé » à un moment *t* est le fait que *e* précède *t* (Mellor 1998 2)

On pourrait penser que la vérité de cette thèse découle de la vérité de la thèse selon laquelle des propriétés (ou concepts) telles que les propriétés d'être présent, d'être ici, d'être à gauche sont des propriétés qui n'ont qu'une réalité psychologique ou grammaticale. Selon Brentano en effet tout ce qui existe existe maintenant, dans le présent, et le présent est ce qui est présent

à quelqu'un, tout comme le futur est le futur pour quelqu'un. Mais le présent est-il présent à quelqu'un ? Prior (1967, Prior & Fine 1977), qui semble accepter aussi la thèse présentiste selon laquelle tout ce qui existe existe maintenant, ne fait pas du présent ce qui est présent à quelqu'un. Le présent grammatical est pour ainsi dire le cas « par défaut » et n'est pas marqué par un foncteur, à la différence des deux foncteurs propositionnels, « Il était le cas que » et « Il sera le cas que ». Concevoir le présent en ces termes rend possible une analyse du devenir, du changement réel (Strobach 1998, Oaklander & Smith 1994) qui est présupposé par la conception des substances déjà esquissée selon laquelle ces substances subissent des changements réels (événements). Mais le rapport chez Prior entre la logique de la série A et l'ontologie et logique de la série B n'est pas clair.

Tegtmeier (1997) a développé une théorie élégante du changement et du devenir qui ne fait pas appel à la série-A mais qui exige que les substances, tout en étant des entités qui durent, possèdent des parties temporelles et peuvent figurer comme les *relata* de relations telles que durer plus longtemps que. Cela veut dire que notre alternative initiale, selon laquelle Sam est ou une substance sans parties temporelles ou un ver spatio-temporel, n'est pas un choix exclusif.

Modalité

Supposons – toujours - que Sam est triste. Il n'est donc pas heureux. Y a-t-il pour autant un monde possible dans lequel Sam est heureux ? Supposons que Sam n'existe pas. Est-il pour autant un individu possible ? En vertu de quoi la tristesse de Sam exclut-elle son bonheur au même moment ? Enfin, Sam, qui est un homme, aurait-il pu être un chat ?

Au début de la philosophie analytique, Frege et Russell manifestaient une attitude déflationniste vis-à-vis de la modalité. Selon Russell (1989 414ff.) les porteurs de la modalité sont les fonctions propositionnelles, telle que « si x est un homme, alors x est mortel » ou « x est un homme » et une telle fonction propositionnelle est nécessaire si elle est toujours vraie et possible si elle est vraie quelques fois. Mais Moore et Wittgenstein – dès son arrivée à Cambridge venant d'Autriche (Bradley 1992) – étaient des réalistes plutôt robustes au sujet de la modalité.

Par la suite, si Quine (1961, 1966, 1976) poursuit inlassablement la critique de la métaphysique modale, Kripke (1982) a réussi à mettre cette métaphysique au centre de la philosophie analytique. Les discussions intensives de questions comme celles dans l'avant dernier paragraphe depuis une quarantaine d'années sont inséparables des tentatives de comprendre la théorie sémantique de la logique modale quantifiée et sa philosophie (Gardies

1979, Engel 1989 ch. VII, Forbes 1985, 1989, Pérez Otero 1999). Les réponses à nos questions sont variées et souvent surprenantes. Selon Lewis (1986) par exemple il y a des mondes possibles avec tout ce qu'ils contiennent et ces entités existent dans le même sens dans lequel existe Bill Clinton ou le lecteur que vous êtes (Nef 1998 255ff.).

La logique modale permet de tracer une distinction très claire entre la modalité *de dicto*, le cas où les foncteurs modaux régissent des porteurs de vérité qui ne contiennent pas des noms propres, et la modalité *de re*. Par *exemple*, pour reprendre l'exemple de Russell, la proposition

$$\exists x \square (\text{si } x \text{ existe, alors } x \text{ est humain})$$

dans laquelle le quantificateur est hors de la portée de l'opérateur modal, exprime une nécessité *de re*.

Comme avant, nous nous limitons à quelques thèses et questions qui sont susceptibles d'éclaircir directement les ontologies déjà esquissées et qui donc concernent principalement la modalité *de re*.

Une ontologie qui admet des substances et des propriétés peut distinguer entre les propriétés qui sont exemplifiées nécessairement et celles qui sont exemplifiées de façon contingente par une substance (nécessité et possibilité *de re*). Sam est triste de façon contingente et un homme de façon nécessaire. Comme nous avons déjà vu, un conceptualiste dira des choses analogues des relations entre substances et concepts. Selon la théorie combinatoire et fictionnaliste d'Armstrong (1989), une ontologie d'objets, de propriétés et d'états de choses peut se passer de toute modalité robuste.

Y a-t-il des liens nécessaires qui ne relient pas des entités hétérogènes comme les substances et les propriétés ou concepts ? Une des marques traditionnelles des substances est leur indépendance réciproque. Mais si Kripke (1982 99ff.) et Ingarden (1964/5 §13) ont raison, certaines substances ne sont pas indépendantes de leur origines : si Sam est le fils de Hans alors Sam ne pourrait pas exister sans Hans. La relation de dépendance existentielle est peut-être le type fondamental de la nécessité *de re*. On peut en distinguer deux espèces principales : la dépendance individuelle ou rigide, par exemple la relation entre Sam et Hans, la dépendance générique : un acte de voir ne peut pas avoir lieu s'il n'y a pas d'objet vu (Simons 1987 ch.8, Lowe 1998 ch.6).

Selon le tropisme nominaliste, s'il y a des relations de dépendance elles doivent relier des entités du même type, des entités temporelles. Si certaines théories tropistes renoncent à la

dépendance existentielle (Campbell 1990) et admettent au plus des relations de co-existence contingente entre ceux-ci, d'autres suivent la tradition en disant par exemple qu'un trope monadique dépend rigidement de son porteur et vont au-delà de la tradition en disant d'un trope relationnel qu'il dépend rigidement des ses porteurs (Smith 1982, Simons 1999, Mulligan 1999a). Si l'on dit que les tropes instancient des types ou espèces l'on obtient la théorie selon laquelle la nécessité relie et des entités homogènes (entités temporelles) et des entités hétérogènes (espèces et entités temporelles). Et on peut être amené à penser que les liens nécessaires entre les entités temporelles n'existent qu'en vertu des liens entre leurs espèces.

La théorie de la dépendance existentielle éclaire trois notions ontologiques bien connues. (1) On peut dire qu'une relation entre *n relata* est interne si et seulement si l'existence des relata exige que la relation les relie. « Orange est entre jaune et rouge », « La tristesse de Sam est plus grande que celle de Maria » expriment des relations internes dans ce sens, malgré la différence considérable dans le statut de leurs *relata*, « Maria tue Sam », une relation externe (Johansson 1989 ch. 8, Mulligan 1993, 1998). La relation d'instanciation, par exemple entre une règle et l'acte de la suivre, est elle aussi une relation interne, à la différence de la relation d'exemplification entre Sam et la propriété d'être triste. (2) Ce sont de telles relations internes qui sont les valeurs sémantiques des notoires propositions synthétiques a priori (Husserl 1969, troisième Recherche, Kneale 1949 32ff.). (3) Enfin, plusieurs variétés de la relation de survenance s'avèrent être un produit des relations de dépendance et de co-variation. D'un ensemble de traits naturels et d'un ensemble de propriétés axiologiques (ou mentales) on peut dire qu'une variation dans un ensemble entraîne une variation dans l'autre, mais aussi que l'occurrence de l'un exige l'existence de l'autre.

Quel est le rapport entre la dépendance existentielle et l'essence ? Les essences dont il a été question jusqu'à maintenant ont été des essences monadiques – la propriété d'être un homme ou le concept corrélatif. Une essence est-elle toujours monadique ?

Une version ontologique de certaines thèses fonctionnalistes dirait que l'essence d'un état mental est donnée par des relations fonctionnelles. Un nombre, pourrait-on penser, est ce qu'il est en vertu des relations entre les nombres telles que la relation d'être plus grand que ou la relation d'être le successeur de (Benacerraf 1965). D'autres candidats : les couleurs et autres entités sensibles, même les émotions, qui correspondent à des positions dans un espace (Mulligan 1991, Gärdenfors 2000) ; les objets et traits sociaux (Winch 1960 ch. V) ; les états mentaux et les relations de justification qui les relie (Mulligan 1999). Or des relations qui constituent l'essence des nombres, des couleurs, des émotions, des objets sociaux et des états

mentaux il est plausible de dire qu'elles sont toutes des relations internes - à l'exception des relations fonctionnelles.

Ainsi les essences relationnelles seraient explicables en termes de dépendance existentielle. On peut aussi concevoir le rapport entre Sam et son essence monadique, la propriété d'être un homme ou le concept corrélatif, comme un cas de la dépendance existentielle : Sam ne peut pas exister sans être un homme. Mais selon certains philosophes c'est la notion d'essence – surtout d'essence monadique - qui précède et fonde la notion de dépendance existentielle, la relation de dépendance conceptuelle et non-modale qui précède celle de la dépendance existentielle (Fine 1995, 1995b, 1994, Peacocke 1997 §3, Wiggins 1980 ch.4 §1).

Les connexions nécessaires (1) entre les entités temporelles et (2) entre celles-ci et les concepts et (3) entre les propositions et les concepts sont-elles du même type ? Les nécessités phénoménologiques – pas de couleur sans extension, pas d'émotion sans une base cognitive – et la nécessité de la conséquence logique sont-elles du même type ? Les philosophes qui ont donné une réponse affirmative à ces questions ont souvent pensé que même la nécessité nomique, la nécessité des lois causales n'introduit pas un nouveau type de nécessité (Kneale 1949, en particulier 256ff., Husserl 1969, *Recherche III*, en particulier §25). Certes, disent-ils, les nécessités phénoménologiques et les nécessités logiques sont a priori et les nécessités nomiques a posteriori. Mais cela ne représente qu'une différence épistémique (cf. Armstrong 1980 Vol. II, 7, 1989a ch. 6-9, 1997 ch. 15-16). Pourtant cette différence épistémique pourrait avoir son origine dans les choses elles-mêmes : les entités logiques et phénoménologiques sont ou ont des essences qui sont à la fois transparentes et constituées de relations internes, les entités physiques sont ou ont des essences opaques et monadiques.

Ontologie et Forme

Tout donne à penser que l'ontologie formelle est à l'ontologie et à la métaphysique ce que sont la logique et la sémantique formelle à la théorie de la signification. Un des traits les plus saillants des travaux récents en ontologie est l'exploration et l'exploitation de différentes théories formelles – la théorie des ensembles (Meixner 1997), la méréologie, en particulier la méréologie modale pour les substances et pour les processus (Simons 1987), la topologie et la méréotopologie (Casati & Varzi 1999), la théorie des distances dans un espace (Gärdenfors 2000) et d'autres théories encore (Fine 1991, Mulligan & Smith 1983).

Si l'on doit le terme d' « ontologie formelle » à Husserl, c'est à des philosophe analytiques, non pas à un phénoménologue, que l'on doit les premières analyses formelles des

contributions de Husserl à la discipline qu'il avait baptisée (Simons 1984 ch. 8, Fine 1995a). Il en est de même pour la théorie des objets de Meinong (Zalta 1988).

Ce parcours à grande vitesse de quelques options ontologiques fondamentales a peut-être fait ressortir une dialectique qui est caractéristique des débats en métaphysique et ontologie analytique - l'alternance entre des ontologies baroques et romanesques, entre des ontologies généreuses et austères. Du côté romanesque la stratégie philosophique comporte souvent deux genres d'affirmations et donc deux genres d'arguments qui les accompagnent. Il y a d'abord l'affirmation du type « ma liste de catégories est plus courte que la vôtre ». Ensuite l'affirmation du type « mais je peux faire avec ma liste courte tout ce que vous pouvez faire avec la vôtre ». Ceci n'est peut-être pas sans un lien avec le fait que, de toutes les parties de la philosophie théorique, l'ontologie et la métaphysique sont les plus vigoureuses³.

REFERENCES

- Armstrong, D. 1980 *Nominalism & Realism. Universals & Scientific Realism*, Volume I, *A Theory of Universals. Universals & Scientific realism*, Volume II, Cambridge : Cambridge University Press
 1989 *Universals. An Opinionated Introduction*, Boulder, San Francisco et Londres : Westview Press.
 1989a *A Combinatorial Theory of Possibility*, Cambridge. Cambridge University Press
 1997 *A World of States of Affairs*, Cambridge : Cambridge University Press
 Bacon, J. 1995 *Universals and property instances : the alphabet of being*, Oxford, Cambridge Mass. : B. Blackwell
 Barwise, J. 1989 *The Situation in Logic*, CSLI Lecture Notes, 17, Stanford, Californie : CSLI Publications
 Benacerraf, P. 1965 « What numbers could not be », *Philosophical Review*, 74, 47-73.
 Bigelow, J. & Pargetter, R. 1990 *Science and Necessity*, Cambridge University Press
 Bigelow, J. 1988 *The Reality of Numbers : a physicalist's philosophy of Mathematics*, Oxford : Clarendon Press, 1988
 Braddon-Mitchell, D. & Jackson, F. 1996 *The philosophy of mind and Cognition*, Oxford [etc.] : Blackwell, 1996
 Bradley, R. 1992 *The Nature of All Being. A Study of Wittgenstein's Modal Atomism*, New York & Oxford : Oxford University Press
 Burckhardt, H. & Smith, B. 1991 *Handbook of Metaphysics and Ontology*, Volume 1 : A-K, Volume 2 : L-Z, Munich : Philosophia Verlag

³ Un regard sur les dates des publications citées ci-dessus confirmera la vérité de cette affirmation au moins en ce qui concerne la philosophie analytique. La Philosophie Continentale, certes, prétend que les déclarations de Kant au sujet de la métaphysique sont incontournables. Mais la Philosophie Continentale ignore toujours l'ampleur de la destruction de la philosophie kantienne effectuée par Bolzano.

- Campbell, K 1976 *Metaphysics : an Introduction*, Encino : Dickenson
1990 *Abstract Particulars*, Oxford : Blackwell
- Carnap, R. 1985 « Le Dépassement de la Métaphysique par l'analyse logique du langage », Soulez, A. *Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits*, Paris. PUF, 153-180).
- Casati, R. & Dokic, J. 1994 *La philosophie du son*, Nîmes : J. Chambon, 1994
- Casati, R. & Varzi, A. 1994, *Holes and Other Superficialities*, Cambridge, MA, & Londres: MIT Press, Bradford Books, (tr. italienne: *Buchi e altre superficialità*, Milan: Garzanti Editore (Collana Scienza e Ricerca, 1996)
1996, *Events*, Aldershot: Dartmouth Publishing (The International Research Library of Philosophy, Vol. 15
1997, *Fifty Years of Events: An Annotated Bibliography 1947 to 1997*, Bowling Green, OH: Philosophy Documentation Center,
1999 *Parts and Places. The Structures of Spatial Representation*, Cambridge, MA, & Londres: MIT Press, Bradford Books
- Chisholm, R. M. 1996 *A Realistic Theory of Categories : an Essay on Ontology*, Cambridge [etc.] : Cambridge University Press
- Christensen, F. M. 1993 *Space-Like Time. Consequences of, Alternatives to, and Arguments Regarding the Theory That Time is Like Space*, Toronto : University of Toronto Press
- Couturat, L. 1905 *Les Principes de Mathématiques*, Paris. Alcan
- Davidson, D. 1993 *Actions et Evénements*, Paris : Presses Universitaires de France
- Denkel, A. 1996 *Object and property*, Cambridge. Cambridge University Press
- Devitt, M. 1984 *Realism and Truth*, Princeton : Princeton University Press.
- Dummett, M. 1991 *The Logical Basis of Metaphysics*, Londres : Duckworth
- Dummett, M 1993 *The Seas of Language*, Oxford, Oxford University Press
- Engel, P. 1989 *La Norme du Vrai. Philosophie de la logique*, Paris : Gallimard
- Ferret, S. 1993 *Le philosophe et son scalpel, Le problème de l'identité personnelle*, Paris : Minuit
1996 *Le Bateau de Thésée. Le problème de l'identité à travers le temps*, Paris. Minuit
- Fine, K. 1985 *Reasoning with Arbitrary Objects*, Oxford. Basil Blackwell
1991 « The Study of Ontology », *Nous*, 263-294
1994 « Essence and Modality », *Philosophical Perspectives*, 8, Logic and Language, 1-16.
1995 « Ontological Dependence », *Proceedings of the Aristotelian Society*, XCV, Part 3, 269-290
1995a « Part-Whole », (dir. B. Smith & D. W. Smith, *The Cambridge Companion to Husserl*, Cambridge. Cambridge University Press, 463-486
1995b «The Logic of Essence », *Journal of Philosophical Logic*, 24, 241-273.
- Forbes, G. 1985 *The Metaphysics of Modality*, Oxford : Clarendon Press
1989 *Languages of possibility : an essay in philosophical logic*, Oxford : B. Blackwell
- Forrest, P. 1988 *Quantum Metaphysics*, Oxford : Blackwell
- Gärdenfors, P. 2000 *Conceptual Spaces*, à paraître.
- Gardies, J.-L. 1975 *Esquisse d'une grammaire pure*, Paris : Vrin
1979 *Essai sur la logique des modalités*, Paris : PUF
- Guarino, N. (dir.) 1998 *Formal Ontology in Information Systems* Amsterdam, Berlin, Oxford, Tokyo, Washington, DC: IOS Press (Frontiers in Artificial Intelligence and Applications)
- Haefliger, G. & Simons, P. 1999 *Analytic Phenomenology*, Festschrift pour Guido Kueng, Kluwer, à paraître
- Hochberg, H. 1984 *Logic, Ontology, and Language. Essays on Truth and Reality*, Munich : Philosophia Verlag
- Husserl, E. 1969 *Recherches Logiques*, 4 volumes, Paris. PUF
- Ingarden, R. 1964/5 *Der Streit um die Existenz der Welt*, Vol I : Existentialontologie, Vol II : Formalontologie, Tübingue : Niemeyer, (tr. partielle anglaise : *Time and Modes of Being*, Springfield : Charles Thomas Publisher, 1964)
1974 *Ueber die kausale Struktur der realen Welt*, Tübingue : Niemeyer, (= Vol. III du Streit)
1983 *L'Oeuvre d'art littéraire*, Lausanne : L'Age d'Homme
- Jackson, F. 1998 *From Metaphysics to Ethics. A Defence of Conceptual Analysis*, Oxford : Clarendon Press

- Johansson, I 1989 *Ontological Investigations. An Inquiry into the Categories of Nature, Man and Society*, Londres. Routledge
- Jubien, M. 1997 *Contemporary Metaphysics*, Blackwell. Oxford
- Kaplan, D. 1990 « Words », *Aristotelian Society*, Supplementary Volume, LXIV, 93-119.
- Kaufmann, F. 1978 *The Infinite in Mathematics. Logico-mathematical Writings*, Dordrecht : Pays Bas
- Kotarbinski, T 1948/9 « Sur l'attitude réiste (ou concrétiste) », *Synthese*, 7, 262-273
- 1966 « Franz Brentano comme réiste », *Revue internationale de philosophie*, 20, 459-476.
- Kripke, S. 1982 *La logique des noms propres*, Paris : Minuit
- Kim, J & Sosa, E 1995 *A Companion to Metaphysics*, Blackwell Companions to Philosophy, Oxford : Blackwell
- Küng, G. 1967 *Ontology and the logistic analysis of language : an enquiry into the contemporary views on universals*, Dordrecht ; Boston : D. Reidel
- Lewis, D. 1983 *Collected papers*, Vol. I, Oxford : Blackwell
- 1986 *On the Plurality of Worlds*, Oxford : Blackwell
- Lombard, L. B. 1986 *Events : a Metaphysical Study*, Londres. Routledge & Kegan Paul.
- Loux, M. J. 1998 *Metaphysics. A Contemporary Introduction*, Londres & New York : Routledge
- Lowe, J 1996 *Subjects of Experience*, Cambridge : Cambridge University Press
- 1998 *The Possibility of Metaphysics. Substance, Identity, and Time*, Oxford. Clarendon Press
- Maund, B. 1995 *Colours. Their Nature and Representation*, Cambridge : Cambridge University Press.
- Mehlberg, H. 1935-7 « Essai sur la théorie causale du temps », *Studia Philosophica*, 1, 119-260 ; 2, 111-231.
- Mellor, H. 1998 *Real Time II*, Londres & New York : Routledge.
- Moore, G. H. [sic] 1998 « Le concept de valeur intrinsèque », *Principia Ethica*, Paris. PUF, 307-328
- 1998a « Le libre arbitre », *Principia Ethica*, Paris. PUF, 329-344.
- Mourelatos, A. 1978 « Events, processes and states », *Linguistics and Philosophy*, 2, 415-434.
- Meixner, U. 1997 *Axiomatic Formal Ontology*, Dordrecht [etc.] : Kluwer
- 1997a *Ereignis und Substanz. Die Metaphysik von Realität und Realisation*, Schöningh : Paderborn
- Metz, D. W. 1996 *Moderate realism and its logic*, New Haven & Londres. Yale University Press
- Mulligan, K (dir.) 1991 *Language, Truth and Ontology*, Kluwer
- Mulligan, K. & Smith, B 1983 "Framework for Formal Ontology", *Topoi*, 2, numéro spécial sur Lesniewski, 73-85.
- 1986 « A Relational Theory of the Act », *Topoi*, V, 115-130
- Mulligan, K. Simons, P. & Smith, B 1984 1984 « Truth-Makers », *Philosophy and Phenomenological Research*, Vol. XIV, No. 3, 1984, 287-321,
<http://wings.buffalo.edu/academic/departement/philosophy/faculty/smith/articles/truthmakers/tm.html>
- Mulligan, K 1990 « Husserl on States of Affairs in the *Logical Investigations* », *Epistemologia, Logica e Ontologia*, XII, 207-234.
- 1991 « Colours, Corners and Complexity: Meinong and Wittgenstein on some Internal Relations », in (eds.) B. C. van Fraassen, B. Skyrms & W. Spohn, *Existence and Explanation: Essays in Honor of Karel Lambert*, The University of Western Ontario Series in Philosophy of Science, Dordrecht: Kluwer, 77-101
- 1993 «Internal Relations », *Working Papers in Philosophy*, 2, RSSS, Australian National University, Canberra, (eds.) Brian Garrett & Peter Menzies, 1-22.
- 1993a « Proposizione, stato di cose e altri concetti formali nel pensiero di Wittgenstein e Husserl », *L'uomo, un segno*, Fascicolo speciale: *Wittgenstein contemporaneo*, a cura di A. Gargani, 41-65.
- 1998 "Relations - through thick and thin", *Erkenntnis, Analytical Ontology*, 325-353.
- 1999 « Justification, Rule-Breaking and the Mind », *Proceedings of the Aristotelian Society*, London, Vol. XCIX, 123-139.
- 1999a « Perception, Predicates and Particulars », ed. Denis Fisette, *Consciousness and Intentionality: Models and Modalities of Attribution*, The Western Ontario Series in Philosophy of Science, Kluwer, 237-282.
- 1999b "Dependence, Distance & Determination: Internal Relations and their Roles", in (dirs.) G. Haefliger & P. Simons, 139-161, à paraître.

- Nef, F. 1998 *L'objet quelconque. Recherches sur l'ontologie de l'objet*, Paris : Vrin
- Nerlich, G. 1994 *The Shape of Space*, Cambridge : University Press
- 1994a *What spacetime explains : metaphysical essays on space and time*, Cambridge : Cambridge University Press
- Oaklander, L. N. & Smith, Q. (dirs.) 1994 *The New Theory of Time*, New Haven. Yale university Press
- Oppy, G. 1995 *Ontological arguments and belief in God*, Cambridge: Cambridge University Press
- Ogien, R. 1999 ed. *Le réalisme moral*, Paris : PUF
- Panaccio, C. 1991 *Les mots, les concepts et les choses : la sémantique de Guillaume d'Occam et le nominalisme d'aujourd'hui*, Montréal : Bellarmin ; Paris : Vrin
- Parsons, T. 1980 *Nonexistent Objects*, New Haven : Yale University Press
- 1990 *Events in the semantics of English : a study in subatomic*, Cambridge Mass. ; London : The MIT Press
- Peacocke, C. 1997 « Metaphysical Necessity : Understanding, Truth, and Epistemology », *Mind*, Vol. 106, 423, 521-574.
- Peréz Otero, M. 1999 *Conceptos modales e identidad*, Barcelone. Edicions de la Universitat de Barcelona
- Pinkas, D. 1995 *La Matérialité de l'esprit – un examen critique des théories contemporaines de l'esprit*, Paris : Edition la Découverte
- Poli, R. & Simons, P. (dir.) 1996 *Formal Ontology*, Dordrecht : Kluwer
- Prior, A. 1967 *Past, Present and Future*, Oxford : Clarendon Press
- Prior, A. & Fine, K. 1977 *Worlds, Times and Selves*, Amherst. University of Massachusetts Press
- Quine, W. V. O. 1961 « Reference and Modality », *From a Logical Point of View*, New York : Harper and Row
- 1966 « Three Grades of Modal Involvement », *The Ways of Paradox*, New York : Random House
- 1976 « Worlds Away », *Journal of Philosophy*, 73, 859-863.
- 1977 *Le mot et la chose*, Paris : Flammarion
- Ramsey, F 1990 « Universals », *Philosophical Papers*, ed. D. H. Mellor, Cambridge. Cambridge University press, 8-30.
- Reinach, A. 1982 « On the Theory of negative judgement », Smith (dir.) 315-378.
- Russell, B. 1991 *Introduction à la philosophie mathématique*, Paris : Payot.
- Robinson, H. (dir.) 1993 *Objections to Physicalism*, Oxford : Clarendon Press
- Runggaldier, R & Kanzian, C. 1998 *Grundprobleme der Analytischen Ontologie*, Stuttgart : Uni-Taschenbuch
- Santambrogio, M. 1992 *Forma e oggetto*, Milan : Il Saggiatore
- Searle, J. R. 1998 *La construction sociale de la réalité*, Paris: Gallimard.
- Simons, P. 1987 *Parts. A Study in Ontology*, Oxford : Clarendon Press
- 1998 « Farewell to Substance : A Differentiated Leave Taking, *Ratio*, 235-252.
- 1999 « Relational Tropes », Haefliger & Simons, 1999, à paraître
- Sklar, L. 1977 *Space, Time and Spacetime*, Berkeley : University of California Press
- Smith, B. (dir.) 1982 *Parts and Moments: Studies in Logic and Formal Ontology*, Munich: Philosophia
- Smith, B & Mulligan, K 1982 "Parts and Moments : Pieces of a Theory", in B.Smith (dir.) 15-109.
- Smith, B. & Varzi, A. 1999 « The Niche », *Noûs*, 33:2,198–222;
<http://wings.buffalo.edu/philosophy/faculty/smith/articles/niches.html>
- Smith, B. 1997 « Boundaries: An Essay in Mereotopology », L. Hahn, ed., *The Philosophy of Roderick Chisholm* (Library of Living Philosophers), LaSalle: Open Court, 534-561
- 1999 « Truthmaker Realism », *Australasian Journal of Philosophy*, 77 (3), 274–291
- Tegtmeier, E 1992 *Grundzüge einer kategorialen Ontologie. Dinge, Eigenschaften, Beziehungen, Sachverhalte*, Munich : Alber
- 1997 *Zeit und Existenz. Parmenideische Meditationen*, Tübingue : Mohr Siebeck
- Tiercelin, C. 1995 "La métaphysique", Kambouchner, D. ed. *Les notions de philosophie*, Vol. 2 Paris : Gallimard.
- Strawson, P. 1973 *Les individus*, Paris : Seuil

- 1997 *Entity and identity, and other essays*, Oxford : Clarendon Press.
- Strobach, N. 1998 *The Moment of Change*, Dordrecht : Kluwer
- Vuillemin, J. 1971 *La logique et le monde sensible. Etude sur les théories contemporaines de l'abstraction*, Paris : Flammarion.
- Van Inwagen, P. 1986 *An Essay on Free Will*, Oxford : Clarendon Press
- 1998 « Meta-Ontology », *Erkenntnis*, Vol. 48, 233-250.
- Visser, P.R.S. and Bench Capon, T.J.M. 1998 “A Comparison of Four Ontologies for the Design of Legal Knowledge Systems”, *Artificial Intelligence and Law*, 6 (1), 27–57.
- Wiggins, D 1980 *Sameness and Substance*, Oxford. Blackwell
- 1997 « Truth and Truth as Predicated of Moral Judgements », *Needs, Values, Truth*, Oxford. Blackwell
- 1999 « La vérité, l'invention et le sens de la vie », *Ogien* 1999, 310-361.
- Williams, D. C. 1966 *Principles of Empirical realism*, Springfield, Illinois : Thomas
- Winch, P. 1970 *The Idea of a Social Science and its Relation to philosophy*, Londres : Routledge & Kegan Paul.
- Zalta, E. 1988 *Intensional logic and the metaphysics of intentionality*, Cambridge Mass. ; London : MIT Press